

Une femme sous influence *Hedda Gabler*

Hélène Jacques

Number 110 (1), 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25595ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jacques, H. (2004). Review of [Une femme sous influence : *Hedda Gabler*]. *Jeu*, (110), 52–54.

Une femme sous influence

Les critiques de la pièce *Hedda Gabler* s'attardent souvent sur l'incroyable ambiguïté de l'héroïne éponyme, et mon compte rendu ne fera pas exception. Comment aborder l'œuvre autrement, alors qu'Henrik Ibsen, en conférant à la pièce le nom de sa protagoniste, indique clairement qu'elle a pour objet une réflexion sur un personnage féminin dont les comportements étranges et paradoxaux, semble-t-il, dépassent même l'entendement de son auteur ? En effet, comment interpréter les faits et gestes de ce personnage cruel et dangereux, tout à la fois monstre d'égoïsme détruisant ceux qui l'entourent et victime d'une société la gardant prisonnière d'un rôle féminin unidimensionnel dont elle ne veut pas ? Ibsen esquisse plusieurs réponses possibles, mais il les laisse toutefois en suspens et complique sans cesse les règles du jeu en multipliant les actes et les paroles contradictoires de Hedda, livrant ainsi le texte et le personnage à d'innombrables interprétations. Chris Abraham – dont on se rappelle la belle mise en scène, aussi au Centre des arts Saidye Bronfman, de *The Glass Menagerie* l'an dernier¹ – a choisi de mettre en lumière certaines d'entre elles afin d'élucider ce qui incite Hedda Gabler à pousser Lovborg au suicide et à s'enlever elle-même la vie.

D'abord, Chris Abraham insiste sur le contexte social dans lequel évoluent les personnages, c'est-à-dire la société bourgeoise puritaine et étouffante de la fin du XIX^e siècle. Soucieux de garder les apparences, les personnages vivent sous l'impitoyable regard d'autrui ; ils sont les acteurs d'un spectacle sans entracte ni dénouement dans lequel ils doivent obtenir prestige et respect. Dans cette comédie, les femmes ont, au surplus, un rôle bien secondaire : celui de rester dans l'ombre de leur époux. Bien que les façades de la luxueuse villa où elle habite soient belles et riches, la oisive Hedda, dans ce cirque où tout est artifice et feinte, s'ennuie et ne trouve que les pistolets de son père, le général Gabler, pour s'amuser un peu. Malgré sa peur du scandale, elle laisse maintes fois entrevoir son refus des conventions : Hedda Gabler – et non Tesman, comme son mari – émet plusieurs remarques importunes (elle confond volontairement le chapeau de la tante avec celui de la bonne) et agit de manière indécente (elle tire les cheveux de Mrs Elvsted). Le rideau qui tombe entre les actes et les applaudissements qui retentissent à quelques reprises pendant la représentation soulignent le jeu perpétuel auquel doivent se prêter les personnages dans cette société de toutes les convenances. Hedda occupe à contrecœur un rôle dans ce théâtre, et elle laisse transparaître son incommensurable ennui de vivre.

Hedda Gabler

TEXTE DE HENRIK IBSEN. MISE EN SCÈNE DE CHRIS ABRAHAM ; SCÉNOGRAPHIE : YANNICK LARIVÉE ; COSTUMES : CINDY TORREIRO ; ÉCLAIRAGES : LUC PRAIRIE ; ENVIRONNEMENT SONORE : ROB DENTON. AVEC KEVIN BUNDY (GEORGES TESMAN), COLOMBE DEMERS (HEDDA GABLER), MONICA DOTTOR (DOUBLE DE HEDDA GABLER), GRAHAM HARLEY (JUDGE BRACK), ALEX IVANOVICI (EILERT LOVBORG), LIISA REPO-MARTELL (MRS ELVSTED), MIRIAM SAMUELS (BERTA), MOIRA WYLIE (MISS JULIA TESMAN). PRODUCTION DU CENTRE DES ARTS SAIDYE BRONFMAN, PRÉSENTÉE DU 17 NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 2003.

1. J'en ai d'ailleurs fait un compte rendu dans *Jeu* 106, 2003.1, p. 44-47.

L'hypocrisie ambiante explique-t-elle à elle seule le malheur de Hedda ? D'où vient l'infinie mélancolie du personnage ? Provient-elle de son rôle de femme qui la confine à une position intenable ? La fille du général Gabler n'a effectivement pas accès aux connaissances livresques, aux discussions échauffées entre hommes, à la vie active du monde extérieur ; elle envie son ancien amant Lovborg, brillant intellectuel qui réalise, contrairement à elle, de si grandes choses. Elle a en outre épousé un homme pauvre qui ne peut lui offrir les activités qui la divertiraient (l'achat d'un cheval, l'organisation de grandes soirées, etc.) et à qui, refusant catégoriquement la maternité, elle ne se résout pas à donner un enfant. Hedda est donc réduite à la solitude d'une grande maison, vide de tout individu partageant ses idéaux et à qui elle aurait pu offrir son amitié. Le drame de Hedda, bien semblable à celui d'Emma Bovary dont l'âme rêveuse et romanesque la voue à l'insatisfaction, réside dans sa conscience de ne jamais voir ses espoirs de bonheur réalisés, et elle semble, paradoxalement,

Colombe Demers dans *Hedda Gabler*, mise en scène par Chris Abraham (Centre des arts Saidye Bronfman, 2003). À l'arrière-plan : Alex Ivanovici (Lovborg) et Liisa Repo-Martel (Mrs Elvsted).
Photo : Lydia Pawelak.



plonger tête première dans le malheur plutôt que de choisir une existence meilleure mais faite de compromis. La femme froide, sombre et raide dans son corset qu'interprète Colombe Demers se traîne avec lassitude d'un fauteuil à l'autre et se sait condamnée à l'ennui et aux déceptions.

L'actrice grave et impassible reste toutefois, tel que le personnage se présente dans le texte d'Ibsen, très secrète, ne dévoilant que partiellement son esprit tourmenté : comme aucun monologue ni tirade ne sont attribués à Hedda, le lecteur de la pièce ne connaît que quelques-uns de ses sentiments, confiés à la dérobee et dans de brèves répliques. Chris Abraham révèle néanmoins une partie de l'intériorité du personnage en privilégiant l'hypothèse de la folie de Hedda, qui la mène ultimement au suicide. Un double de la jeune femme (Monica Dottor) apparaît ponctuellement près d'elle, démoniaque incarnation de la frustration grandissante qui l'anime. Ce double est, entre autres, à ses côtés lorsqu'elle brûle le manuscrit de Lovborg, geste cruel associé plus tard à un véritable infanticide. Hedda paraît habitée par une force plus grande qu'elle, qui la pousse à agir de manière tout à fait immorale et l'entraîne inmanquablement vers le malheur. Qui, par ailleurs, resterait sain d'esprit en étant conscient du rôle fort limité qu'on lui réserve, désœuvré et enfermé dans une maison où le soleil entre à peine ? Comme les rayons du soleil norvégien que Hedda bloque avec les rideaux du salon, les éclairages de Luc Prairie sont très faibles, confinant à la scène une atmosphère lourde et étouffante.

Cette très honnête mise en scène est réussie à plusieurs niveaux. D'une part, les solides interprétations, plus particulièrement celles de Colombe Demers et de Graham Harley (le juge Brack), tiennent le spectateur en haleine jusqu'au dénouement bien connu du drame. D'autre part, bien qu'il ne renouvelle pas la lecture de la pièce d'Ibsen, ce spectacle présente un univers cohérent et donne à voir et à entendre le texte dans toute sa complexité. Plutôt que de proposer une vision scénique grandement subjective, Chris Abraham traduit fidèlement les intentions de l'auteur – comme dans *The Glass Menagerie*, par exemple, il respecte toutes les didascalies pour l'élaboration des décors – et démontre sa grande intelligence des textes. Mais, somme toute, compte tenu de ce qui a été affirmé plus haut, existe-t-il une autre manière de monter *Hedda Gabler* que celle-ci, soit d'élaborer la représentation à partir du personnage de la fille du général et de mettre en lumière quelques éléments de la pièce pour expliquer son comportement ? Peut-on se permettre, comme on le voit souvent dans les mises en scène des classiques qu'on « revisite » radicalement, d'interpréter très librement le drame en faisant l'économie, par exemple, de la reproduction (par le décor, les costumes ou le jeu des acteurs) de son contexte social précis, et ce sans dénaturer son sens ni entraîner du coup de nombreuses transformations au texte ? Le pari de développer une partition scénique plus ou moins inspirée de la pièce est risqué. Chris Abraham a plus sagement choisi de s'effacer derrière l'œuvre pour laisser le public se délecter des mots du dramaturge qu'il fait bon, au demeurant, voir si justement interprétés. **J**